

causes du mal, ne pas blasphémer, être sobre, éviter le luxe, améliorer notre agriculture et faire donner à nos terres tout ce qu'elles peuvent donner, par une culture bien entendue. Mais il arrivera toujours un moment où il faudra penser à établir ailleurs les enfants que l'on a chez soi. Bien plus, il y a des familles qui déjà entrevoient le jour où il faudra vendre leurs terres, parce qu'elles sont, dès à présent, trop endettées. A celles-là je dirai, vendez de suite, pendant que vous pouvez encore garder pour vous une partie du prix de vente, et maintenant écoutez-moi bien, car je vais vous indiquer mon remède :

« Vous qui avez été obligé de vendre votre terre surchargée d'hypothèques, allez acheter un lot dans un des nouveaux centres de colonisation ouvert sous les auspices et par les efforts des révérends pères Jésuites, du révérend messire Labelle, ou dans un de ceux qui sont à se former dans l'archidiocèse de Québec. Vous n'avez plus à redouter l'affreux élément et le manque de chemins qu'avaient à redouter les colons d'autrefois. Le premier rendu est le prêtre, la cloche de la chapelle vous invite, et, bien qu'au milieu du bois, vous serez dans une paroisse toute formée déjà, car vous ne partirez pas seul, mais 30, 40, 50, 100 colons viennent avec vous. Pour une terre épuisée et chargée de dettes que vous laissez, vous allez prendre un lot suffisamment grand pour vous établir vous et vos fils. Dans quelques années d'ici, vous serez à l'aise et heureux, entourés de tous vos enfants qui prospéreront à l'ombre de la croix, au lieu de devenir des libertins et des esclaves : ce qui les attend si vous restez dans l'état où vous êtes maintenant.

« Pères de familles qui êtes à l'aise, et qui voulez assurer l'avenir de vos fils, donnez-leur aussi ce qu'il leur faut pour commencer à défricher un lot et faites-les partir pour la forêt. La première année de leur départ, ils reviendront passer l'hiver au toit paternel. L'année suivante, ils s'installeront chez eux, et avant dix ans ils seront d'heureux cultivateurs indépendants sur leur nouveau domaine. Quelle différence entre ceux-là et les malheureux que vous laissez maintenant s'expatrier avec gaité de cœur.

« Pour mieux vous faire voir cette différence, supposons pour un moment qu'un de ceux qui m'écoutent maintenant, envoie un de ses fils aux Etats Unis et en dirige un vers la forêt. Supposons encore que ce citoyen, 150 ans après l'établissement de ses fils, a le pouvoir de venir sur la terre voir ce que sont devenus ses fils et leurs descendants. Que voit-il ? d'un côté une paroisse composée de bons et nobles cultivateurs, ses descendants, qui fidèles à leur Dieu et à leur patrie accomplissent fidèlement leur tâche, et vivent heureux dans leur beau pays, en attendant que leur tour soit arrivé d'aller habiter la patrie céleste. De l'autre côté, hélas ! quel triste spectacle il est permis de soupçonner. Une génération de pauvres canadiens dégénérés, sans foi, sans respect d'eux mêmes, servant d'esclaves à un peuple d'étrangers, et en grand danger de se perdre pour l'éternité, après avoir mené sur la terre étrangère une vie de souffrance. Cela seul est suffisant, les intérêts matériels étant mis de côté, pour vous faire comprendre que les plus chers intérêts spirituels de vos enfants exigent que vous fassiez tous vos efforts pour les garder au pays. »

Ami lecteur, écrit M. Chapais, ne blâmez-vous de vous répéter ici le sermon du vaillant apôtre de la colonisation. N'est-il pas un exposé fidèle de notre situation et des remèdes à y apporter. En effet tout se résout en ceci : L'émigration nous déprime parce que nos terres sont pauvres et que nous perdons le goût du travail agricole. Cette pauvreté et ce dégoût du travail ont quatre causes : Le blasphème, l'intempérance, le luxe et l'oisiveté. A tous ces maux le remède c'est, d'abord de faire disparaître les quatre causes du mal, puis de poursuivre l'amélioration de notre agriculture et la colonisation bien entendue. Qu'on se le dise, que nos hommes d'Etat prennent la chose en sérieuse considération, que chacun y mette la main et nous sommes sauvés.

CAUSERIE AGRICOLE

L'AMÉLIORATION DU BÉTAIL (Suite).

De la nourriture du bétail en général. — Tous les cultivateurs éclairés savent combien il est important de donner à la terre des engrais variés. Or, théoriquement, si cette variété de nourriture est utile aux productions de la terre, il doit être raisonnablement permis de supposer qu'elle ne l'est pas moins au bétail pour qui ces productions sont faites, et pour les besoins duquel elles sont pour ainsi dire calculées. Mais la pratique se charge de justifier cette assertion.

Il est reconnu, en effet, qu'un animal nourri exclusivement de foin, en consomme énormément sans être pour cela dans un état de constitution et de santé en rapport avec la dépense, c'est à dire réellement prospère. Une vache qui ne recevra que de la paille sera toujours maigre et ne donnera pas de lait. Celle qui ne mangera que des betteraves donnera du lait, mais ne sera guère en meilleur état, et son produit en lait sera de très-mauvaise qualité.

Le foin est certainement très-nutritif, mais il ne se digère pas aussi bien seul que mélangé à des fourrages verts ou à des racines.

La paille est peu nutritive, les betteraves sont très-aquenses. Les choux mêmes, seuls, ne produisent que la moitié de ce qu'on pourrait en attendre. En prenant les nourritures séparées, on dirait qu'il leur manque quelque chose à toutes. Mais donnez à une vache une petite ration de paille, de betteraves, de choux et de foin, elle fera merveille.

Cependant, dira-t-on, les fourrages verts seuls, l'été, nourrissent bien le bétail ? — Oui, et savez-vous pourquoi ? c'est qu'ils contiennent des éléments très-variés, c'est qu'ils sont placés dans des conditions favorables à la digestion. Mais alors même encore, si nous en avons dans le même temps de différentes espèces, en mélangeant, c'est-à-dire en composant les rations de divers fourrages à la fois bien entremêlés, le bétail sera mieux nourri qu'en on donnant qu'un seul.

Il y a plus, et il est facile de constater qu'on été, où les fourrages verts abondent, un léger ropas de foin sec ou de paille est ardemment désiré par le bétail, surtout si ces fourrages sont tendres et très-aquenses. Et cela est tellement vrai, les animaux sentent si bien le besoin de ces mélanges, et leur estomac en a, en quelque sorte, tellement l'instinct, que nous avons vu souvent des vaches exclusivement